



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guida per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

STELLA

OU

LES CONTREBANDIERS,

BALLET-PANTOMIME EN 2 ACTES ET 4 TABLEAUX,

DE M. ARTHUR SAINT-LÉON,

MUSIQUE DE M. PUGNI,

DÉCORATIONS DE

MM. CAMBON ET THIERRY,

Représenté pour la 1^{re} fois, sur le Théâtre de l'Opéra, le 22 Février 1850.

PRIX : 1 FRANC.



PARIS.

M^{me} V^o JONAS,

ÉDITEUR-LIBRAIRE DU THÉÂTRE DE L'OPÉRA ;

PASSAGE DU GRAND-CERF, 52, ET RUE MANDAR, 4.

TRESSE, PALAIS-NATIONAL, GALERIE DE CHARTRES, 2 ET 3.

—
1850



502 a191

STELLA

OU

LES CONTREBANDIERS,

Ballet-Pantomime en deux actes et quatre tableaux.

DE M. ARTHUR SAINT-LÉON,

MUSIQUE

DE M. PUGNI,

DÉCORATIONS DE MM. CAMBON ET-THIERRY,

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA LE 22 FÉVRIER 1850.



PARIS,

M^e V^e JONAS, EDITEUR-LIBRAIRE DE L'OPÉRA,

PASSAGE DU GRAND-CERF, 52, ET RUE MANDAR, 4.

TRESSE, PALAIS-NATIONAL, GALERIE DE CHARTRES, 2 ET 3.

1850

Premier Tableau.

CONTREBANDIERS.

MM. Quériau, Danty, Carré, Lefevre, Petit.

DOUANIERS.

MM. Adice, Théodore.

JUIFS.

MM. Cornet, Rouyer, Bégrand.

CORYPHÉES, CONTREBANDISTES.

M^{lles} Danse, Cluchart, Chauvin, Toutain, Bourier, Feugère, Pierron, Legruin, Nathan, Lucoste, Jendron, Rousseau.

CONTREBANDIERS.

MM. Vandrès, Mazilier, Millot, Levavasseur, Dieul, Gœthals, Pessarel, Estienne, Mirmont, Durand, Bion, Mitre, Trapart, Viéthoff, Mochon, Darcourt, Pluque, Gredela, Fungit, Scio, Gondoin, Herbin, Morand, Lévi.

M^{lles} Bertin, Dunfeld, Gallois, Poulin, Chambret, Maze, Hickmanns, Monroy, Clauzade, Levasseur, Henecurf, Cretin.

Deuxième Tableau.

PÊCHEURS.

MM. Vandrès, Mazilier, Millot, Levavasseur, Dieul, Gœthals, Pessarel, Estienne, Mirmont, Durand, Bion, Nitre, Frapart, Viéthoff, Mochon, Darcourt, Plaque, Gredela, Fungit, Sciot, Gondoin, Herbin, Morand, Lévi.

ROSIÈRES.

M^{lles} Rousseau, Guéniau, Chauvin, Feugère, Cluchart, Danse, Giraud, Féneux, Jourdan, Féréna, Lefevre, Lefranc, Jendron, Jeunot, Bouvier, Sarel, Toutain, Hickmanns, Bertin, Villiers, Renard, Besson, Dedieu, Gente.

PAS.

PAS DE SIX.

MM. Mérante, Bauchef.

M^{lles} Franck, Caroline, Théodore, Galby.

PAS DE TROIS.

M. Saint-Léon.

M^{mes} Cerrito, Taglioni.

Quatrième Tableau. — La Marche.

DANSES.

PAS CALABRAIS.

M. Fuchs; M^{lles} Emarot, Taglioni.

LA SICILIENNE.

M. Saint-Léon, M^{me} Cerrito.

LA FORTANA.

MM. Vandrès, Mazilier, Millot, Levavasseur, Gœthals, Dieul, Pessarel, Estienne, Mirmont, Durand, Bion, Nitre, Frapart, Viéthoff, Mochon, Darcourt, Pluque, Gredela, Fungit, Scio, Gondoin, Herbin, Morand, Lévi.

M^{lles} Pierron, Lacoste, Rousseau, Guéniau, Cluchart, Sarel, Giraud, Tassin, Jourdan, Férence, Cassegrain, Lefranc, Legrain, Nathan, Toutain, Danse, Jendron, Jeunot, Bertin, Guichart, Renard, Besson, Genti, Mauperin.

STELLA

OU

LES CONTREBANDIERS,

Ballet-Pantomime en deux actes et quatre tableaux.

PERSONNAGES :

GENNARO VITELLI, matelot de la douane	MM. SAINT-LÉON,
VITELLI, chef des douaniers	LENFANT,
PETRUCIO, chef des contrebandiers	CORALLI,
JACOPPO BALBI, son neveu	FUSCHS,
GRACIOSO, notaire	BERTHIER.
STELLA, fille de Petrucio	M ^{mes} F. CEBBITO ST.-LÉON.
CATHARINA, fermière	ALINE DORSÉ,
LOUISELLE, sa fille	TAGLIONI FUSCHS,
RÉGINA, contrebandière	MATHILDE MARQUET.

PREMIER ACTE.

Premier Tableau.

Des contrebandiers napolitains viennent de débarquer des marchandises françaises sur la côte de Pozzuolo, et les cachent dans une grotte. Leurs femmes se chauffent autour de plusieurs feux de broussailles qui flambent à terre.

— Mes amis, dit Petrucio le chef de la bande, notre tâche est terminée, nous pouvons nous reposer pendant quelques instants et nous réjouir d'avoir encore une fois trompé la surveillance de ces maudits douaniers.

Les femmes se lèvent et remplissent des verres qu'elles offrent aux contrebandiers.

— Où donc est ma fille ? demande Petrucio en s'adressant à son neveu Jacoppo Balbi.

— On ne l'avait pas prévenue de notre arrivée, répond ce dernier en faisant un effort pour cacher à son oncle l'état d'ivresse dans lequel il se trouve. Ayez un peu de patience, mon oncle, Stella sera bientôt ici.

— Comme elle sera heureuse, quand elle verra ce beau collier que je lui

rapporte de France ! reprend le contrebandier en ouvrant une boîte recouverte en peau qu'il tient à la main. Stella compte sur un cadeau de ma part, selon l'usage, après une bonne traversée. Je veux qu'elle attende celui-ci, je le lui donnerai plus tard : va le cacher dans cette fente du rocher que nous deux seuls connaissons.

— Vous avez raison, mon oncle, il faut que ma cousine enrage un peu, dit Jacoppo.

En ce moment Stella entre dans la grotte et parcourt en dansant les groupes que forment les contrebandiers.

Quand elle est près de Petrucio, elle l'embrasse avec effusion.

— Enfin te voilà ! s'écrie le marin tout joyeux.

— Avez-vous fait une bonne traversée ? demande Stella.

— Excellente, mon enfant.

— Alors, tout le monde est heureux, reprend la jeune fille. Qu'on le prouve donc, réjouissons-nous !

Excitées par Stella, les femmes se livrent à une danse entraînante, que les contrebandiers éclairent en élevant leur lanternes, dont les feux forment des dessins fantastiques.

— Voici le jour, dit Petrucio. Il ne faut pas que le plaisir nous fasse oublier les affaires. Nos marchandises sont en sûreté, occupons-nous maintenant d'en recevoir le prix, en les livrant à nos négociants. Soyez prudentes, femmes ! Si des douaniers étaient assez hardis pour pénétrer dans notre grotte, que, grâce à mon adresse, on croit hantée par des esprits infernaux, vous prouverez que sa réputation n'est pas usurpée, en vous montrant aux curieux enveloppées dans de longs voiles blancs comme des fantômes.

— Soyez tranquille, mon père, répond Stella, tout est préparé en cas d'événement.

— Je compte sur toi, mon enfant, ajoute Petrucio. Puis il sort avec les contrebandiers.

Pendant que les femmes suivent des yeux leurs maris qui s'éloignent, Stella s'assied sur un fragment de rocher et tombe dans une profonde rêverie.

— A quoi penses-tu donc ? lui demande une de ses compagnes.

— Je ne puis te le dire, Regina, répond la jeune fille.

— C'est un secret ?

— Oui.

— Je croyais que tu n'avais pas de secret pour moi.

— Si je te confiais ce qui me préoccupe, tu ne le répéterais à personne ?

— En peux-tu douter ?

— Eh bien ! tu vas connaître la cause de ma rêverie... Il y a quelque temps, en me promenant sur la côte, j'ai vu un jeune homme dont le visage m'a charmé.

— Et tu l'aimes ?

— Je le crois.

— Il n'y a pas de mal à cela... Et lui, ce beau jeune homme, il t'aime aussi, n'est-ce pas ?

— Hélas ! non, il ne m'a pas accordé la moindre attention ! dit Stella d'un air indigné !

— Est-il possible !... Quel est donc ce jeune homme ?

— C'est un matelot attaché à la douane, répond la fille du contrebandier en courbant la tête.

— Un douanier ! un de nos ennemis ! s'écrie Regina.

— Oh ! cet amour est insensé, je le sais, reprend Stella, je l'arracherai de mon cœur.

Regina, croyant entendre marcher sur les rochers, prête l'oreille, puis elle court à l'entrée de la grotte, et après avoir regardé avec précaution, elle revient près de Stella, et lui dit que des douaniers rôdent autour de la grotte.

— S'ils osent y pénétrer, nous saurons bien les en chasser, répond la fille du contrebandier. Et aussitôt elle s'élançe sous une voûte formée par les rochers.

Les douaniers entrent dans la grotte ; il sont conduits par Vitelli, leur chef, qui entraîne Gennaro, son fils, dont les traits sont bouleversés par la frayeur.

— Eh bien ! dit Vitelli en s'adressant au jeune homme, nous y voilà dans cette grotte si terrible ; tu vois bien qu'elle ne contient aucun fantôme.

— Ricardi le pêcheur en a pourtant vu surgir de toutes parts, répond Gennaro.

— Ricardi le pêcheur t'a dit cela ? reprend le chef des douaniers.

— Oui, il me l'a dit, et il m'a juré sur la sainte Vierge qu'il ne mentait pas.

— Ricardi s'est moqué de toi... Allons, continuons notre chasse ! et désignant la voûte ténébreuse sous laquelle Stella et Regina sont disparues, il ajoute : — Cette caverne pourrait bien renfermer de la contrebande... explorons-la.

Au moment où ils vont y pénétrer, les femmes des contrebandiers, enveloppées dans des linceuls, se présentent soudainement à leurs yeux, en leur ordonnant d'un geste impérial de sortir de la grotte. Tous les douaniers, saisis d'effroi, fuient aussitôt d'un air éperdu.

Gennaro n'a pas la force de les suivre ; paralysé par la frayeur, il tombe à genoux, et fait le signe de la croix.

Stella s'avance vers lui en disant :

— Va-t'en, téméraire, ne trouble pas plus longtemps notre asile.

Le jeune homme est comme pétrifié ; il ne fait pas un mouvement. La fille du contrebandier le regarde, et le reconnaissant tout à coup, elle dit à Regina :

— C'est lui ! c'est le matelot dont je t'ai parlé. Puis, s'adressant à ses compagnes, elle ajoute : — Retirez-vous, laissez-moi seule avec lui.

Stella se débarrasse du voile blanc qui l'enveloppe, et après l'avoir caché derrière un fragment de rocher, elle frappe doucement sur l'épaule de Gennaro en lui demandant : Que faites-vous là ?

Le jeune homme tressaille, et fortifié par la fervente prière qu'il vient

d'adresser à Dieu, il se lève et semble prêt à braver les mauvais esprits. Mais il reste en extase devant la ravissante figure qui s'offre à sa vue.

— Pourquoi tremblez-vous si fort ? lui dit Stella ; quelle était la cause de votre effroi ?

— J'avais vu des fantômes à l'entrée de cette grotte, répond Gennaro.

— Des fantômes ? dit Stella en souriant d'un air incrédule.

— Mon père et mes compagnons les ont vus comme moi, ajoute le jeune homme, et ils ont pris la fuite.

— Imagination ! dit la fille du contrebandier.

— Oh ! je n'ai pas été abusé par un songe, reprend Gennaro. C'étaient des femmes pâles et enveloppées dans des linceuls... mais il me semble que l'une d'elles avait votre visage.

— Mon visage ! dit Stella. Quelle folie !

Saisi par une terreur nouvelle, le jeune homme veut sortir de la grotte, mais Stella lui barre le passage et l'arrête en lui disant :

— Regardez-moi donc ! Il n'y a rien de terrible en moi !

— En effet, vous êtes charmante, reprend Gennaro.

— Vous êtes donc un être sans courage, puisqu'une femme vous fait peur ?

— Oh ! je n'ai pas peur des vivants ; mais je crains les esprits infernaux, dit le jeune homme.

— Je suis vivante, très-vivante, et je n'ai rien de commun avec l'enfer, répond Stella.

— Oui, mais cette vision que j'ai eue et que mon père et mes compagnons ont eue comme moi, donne à notre rencontre un caractère étrange.

— Notre rencontre est pourtant bien naturelle. Je passais, je vous ai vu étendu sur la terre ; j'ai cru que vous étiez blessé, et je me suis approchée de vous.

D'où veniez-vous ?

— Je quittais mon père qui pêche sur la côte.

— Ah ! votre père est pêcheur, dit Gennaro.

Et comme cette explication ne l'a pas complètement rassurée, il ajoute : — J'aurais voulu vous rencontrer ailleurs que dans cette grotte maudite... sortons.

Oh ! répond la jeune fille, si vous refusez de rester dans cette grotte, vous me ferez douter de votre bravoure.

Gennaro, piqué par cette réplique, s'assied sur un bloc de rocher.

— Vous êtes pâle comme un mort, répond Stella. Je vais vous donner du vin de Syracuse pour vous fortifier.

Et prenant une bouteille, elle remplit un verre, qu'elle tend au jeune homme.

— A qui ce vin appartient-il ? demande Gennaro.

— A mon père, qui l'a placé ici afin de le trouver frais quand sa pêche sera terminée, répond la fille du contrebandier.

Quand le jeune homme a vu de son verre, elle ajoute :

— J'ai des dés dans ma poche, voulez-vous jouer ?

— Volontiers.

— Allons ! je commence... Six !

— A mon tour... Douze !

— Vous avez gagné, dit Stella.

Et ouvrant sa bourse, elle veut payer Gennaro.

Mais celui-ci l'arrête en répondant :

— Je n'ai pas joué de l'argent.

— Qu'avez-vous donc joué ?

— Un baiser.

— Un baiser... eh bien ! le voici, dit Stella.

Et elle le lui envoie avec la main comme font les enfants.

— Je ne me contente pas d'un semblant de baiser, reprend le jeune homme, il me faut un baiser réel.

— Vous l'aurez si vous m'attrapez, ajoute la charmante jeune fille en courant aussitôt.

Gennaro la poursuit. Au moment où il va l'atteindre, un son de trompe retentit au loin. C'est le signal qui annonce l'arrivée des contrebandiers. Stella pâlit.

— Ils vont le trouver ici, dit-elle.

— Qu'avez-vous ? lui demande le jeune homme.

Stella le prend par la main et le conduit rapidement vers l'entrée de la grotte, en lui recommandant de fuir ; mais reconnaissant qu'il ne pourrait pas échapper à la vue des contrebandiers, elle le ramène dans l'intérieur, et lui désignant une caverne opposée à celle par laquelle ses compagnes sont sorties :

— Entrez là, dit-elle, et cachez-vous bien !

— De quel danger suis-je menacé ? demande Gennaro.

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer, cachez-vous bien, si vous tenez à la vie.

Le jeune homme obéit aussitôt.

A peine a-t-il disparu, que les contrebandiers entrent dans la grotte avec les juifs auxquels ils ont vendu leurs marchandises. Quand le dernier ballot a été livré, Petrucio dit à ses hommes :

— Nous sommes en veine de bonheur, il faut en profiter. Nous mettrons à la voile dès que la nuit sera venue, préparez tout pour le départ.

Pendant qu'on exécute les ordres qu'il vient de donner, Petrucio dit à sa fille :

— Comme tu as l'air inquiet !

— Vous allez partir, répond-elle, n'est-ce pas naturel ?

— Oh ! reprend le contrebandier, je serai bientôt assez riche pour renoncer à la profession dangereuse que j'ai embrassée ; et alors nous ne nous quitterons plus. Encore un peu de courage, mon enfant.

Après avoir dit cela, Petrucio se dirige vers l'endroit où Gennaro est caché,

— Ou allez vous père ? demande Stella.

— Je vais déposer mon caban dans la caverne.

— Donnez-le-moi, je vous épargnerai cette peine! s'écrie la jeune fille; et prenant la caban des mains de son père, elle le remet à Regina, sa confidente, qui le porte dans la caverne.

— Servez-moi, dit le marin en riant, je vous servirai le jour de vos noces. Puis il ajoute en s'adressant à sa fille :

— Je ne t'ai pas fait mon cadeau d'usage.

— C'est vrai, mon père, je croyais que vous m'aviez oubliée.

— Est-ce qu'on oublie sa fille quand elle est aussi jolie et aussi douce que toi?... Je t'ai acheté en France un beau collier... tu vas voir... Ton cousin Jacoppo l'a, d'après mon ordre, caché dans la caverne. Il va te le remettre.

— Je veux le prendre moi-même, dit Stella.

— Tu ne le trouverais pas; Jacoppo l'a placé dans une cachette qui n'est connue que de nous deux.

— Je le trouverai, j'en suis sûre.

— Non, c'est impossible.

— En cherchant bien.

— C'est impossible, je te le répète.

— Eh bien! vous me donnerez ce collier plus tard.

— Pourquoi?

— C'est un caprice.

— Il est inconcevable.

— J'en ai comme cela quelquefois, vous le savez.

— Tu es bien pâle, dit Petrucio en regardant attentivement sa fille.

— Vous trouvez, mon père? répond Stella toute décontenancée.

— Mais tu trembles! pourquoi trembles-tu?

— Je ne tremble pas.

— Tu me caches quelque chose!

— Non, mon père.

— J'en suis certain.

— Vous vous trompez, je vous le jure.

— Tu as une raison pour nous empêcher d'entrer dans cette caverne.

— Je n'en ai aucune.

— Je vais savoir à quoi m'en tenir.

— Non, n'y entrez pas, mon père, je vous en conjure! s'écrie la jeune fille en retenant son père par le bras.

— Laisse-moi! s'écrie le contrebandier.

Et repoussant violemment Stella, il s'élançait dans la caverne.

— Il est perdu, mon Dieu, veillez sur lui, dit Stella en levant les mains au ciel.

Petrucio reparait bientôt pâle de fureur en entraînant Gennaro.

— Un matelot de la douane! s'écrie-t-il.

— Un matelot de la douane! répètent tous les assistants saisis d'indignation.

Et ils arment leurs mousquets.

— Tu étais là pour nous espionner, dit le chef des contrebandiers. Et c'est

ma fille qui te protégerait, c'est ma fille qui nous a vendus!... Oh! mais tu ne pourras pas nous dénoncer, car tu vas mourir.

— Arrêtez! s'écrie Stella en se plaçant devant Gennaro, sur qui tous les mousquets sont braqués. Ayez pitié de moi, mon père, épargnez ce jeune homme! — je l'aime.

— Tu l'aimes! dit le chef des contrebandiers. Et après avoir réfléchi profondément, il ajoute :

— Eh bien! qu'il renonce à sa profession, qu'il embrasse la nôtre et qu'il devienne ton époux.

— Est-ce un rêve ou une réalité? se demande le jeune homme.

— A dater de ce moment, reprend Petrucio, vous êtes fiancés l'un à l'autre.

Et retirant un anneau du doigt de Stella, il le passe au doigt de Gennaro.

Les contrebandiers agitent en l'air leurs mousquets en signe d'allégresse.

→ Tu ne nous quitteras plus, dit le chef des contrebandiers en s'adressant au jeune homme : Tu partiras avec nous cette nuit. Fais tes adieux à ta fiancée, Stella prend la main de Gennaro et la presse tendrement.

— Comment! tu ne l'embrasses pas? dit Petrucio en poussant le jeune homme vers sa fille.

Gennaro donne à Stella un baiser qui l'électrise et le tire de l'espèce de torpeur dans laquelle il est plongé depuis le commencement de cette scène.

Cependant on amène un cheval, destiné à porter des bagages que l'on place dans un bât.

Jacoppo fait remarquer que Gennaro porte une ceinture qui distingue les matelots de la douane. Cette écharpe exécrée est aussitôt arrachée et brûlée sur un brasier, au milieu des acclamations générales.

Pendant la confusion que cause cette scène burlesque, Gennaro s'élanche d'un seul bond sur le cheval et lui donnant deux vigoureux coups de talons, il le fait partir au galop.

Les contrebandiers s'élancent à sa poursuite.

— Il ne t'aime donc pas? demande Petrucio à sa fille.

— L'ingrat m'abandonne, répond Stella au désespoir.

— Viens! viens! s'écrie le chef des contrebandiers. Tu seras vengée!

Le père et la fille sortent en courant de la grotte.

Deuxième Tableau.

Vitelli est assis devant une maison située sur le bord de la mer. Près de lui se tiennent Catharina, la fermière, et Louiselle, sa fille. Tous les trois regardent d'un air consterné un chemin qui serpente à travers les rochers.

— Mon fils n'arrive pas, dit Vitelli. Mon pauvre Gennaro serait-il mort dans cette grotte maudite? Oh! je veux m'en assurer.

— Pour conjurer les mauvais esprits, dit Louisselle, prenez cette branche de rameau béni.

— Ma fille et moi, ajoute Catharina, nous prions Dieu de vous préserver de tout malheur.

Au moment où Vitelli se dispose à partir, Gennaro, pâle, haletant, couvert de poussière, paraît dans le chemin au milieu des rochers.

— Voici mon fils ! s'écrie Vitelli.

Le douanier et les deux femmes courent au devant du jeune homme, qui tombe épuisé dans les bras de son père.

Pressé de questions, il raconte rapidement les événements qui se sont passés dans la grotte des contrebandiers. Mais quand il arrive à l'épisode de ses fiançailles avec Stella, il s'arrête en regardant d'un air effrayé la bague de la jeune fille qui brille à son doigt.

— Achève donc ! s'écrie Vitelli. Comment es-tu parvenu à t'échapper ?

— En sautant sur un cheval qui est tombé accablé de fatigue à quelques pas d'ici, répond Gennaro.

Et après avoir dit cela, il veut ôter de son doigt l'anneau de Stella, mais il ne peut y parvenir, la course qu'il vient de faire ayant gonflé ses mains.

Cet incident, quoiqu'il soit bien naturel, augmente les terreurs superstitieuses du jeune homme.

— Mon fils, dit Vitelli, il faut oublier cette triste aventure. J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Tu ne devais épouser Louisselle ta fiancée qu'à la Saint-Martin, mais Catharina et moi nous avons juré tout à l'heure que si tu revenais ici sain et sauf, nous avancerions le jour de ton mariage, et qu'il aurait lieu le lendemain de la fête de la madone de l'Arc dans l'église de Piedigrotta.

Gennaro regarde avec stupeur la bague de Stella et tâche encore une fois de l'arracher de son doigt, mais ses efforts sont impuissants.

— Eh bien ! reprend le douanier, tu n'as pas l'air satisfait ? Je croyais que cette nouvelle comblerait tous tes vœux.

— Je suis très-content, mon père, répond le jeune homme d'un air contraint.

— Remercie donc Catharina.

— Embrasse-moi, mon garçon, dit la bonne femme. Et après avoir pressé Gennaro sur son cœur, elle lui prend la main et la place dans celle de sa fille.

Les deux jeunes gens baissent les yeux, Louisselle par timidité, Gennaro parce qu'il pense à Stella, son autre fiancée, dont l'image le poursuit sans cesse.

— Tu es un brave garçon, ajoute Catharina ; je suis sûre que tu rendras ma fille heureuse.

— Il faut réparer le désordre qui règne dans tes vêtements, dit Vitelli, tu ne peux pas assister ainsi à la plus belle fête du pays.

— Quelle fête ? demande Gennaro.

— Celle de la bénédiction des rames, répond Louisselle. Voyez, on dresse l'estrade du haut de laquelle le supérieur des bénédictins doit officier.

— Ah ! c'est vrai, je l'avais oublié, dit Gennaro.

Et sur l'invitation de son père, il entre dans la maison de Catharina.

Les pêcheurs arrivent par le chemin des rochers en portant leurs avirons entourés de rubans dont les extrémités flottent au vent.

Par les autres chemins arrivent les habitants des villages voisins. Tous les assistants se livrent aussitôt aux danses qui, selon l'usage, précèdent la bénédiction des rames.

Tous les visages sont radieux, Gennaro seul paraît sombre et pensif.

— Qu'avez-vous donc ? lui demande Louiselle.

— Rien, répond-il, c'est la fatigue qui me rend triste.

Cette réponse ne satisfait pas la jeune fille ; elle s'éloigne de Gennaro d'un air piqué.

Elle est abordée par Stella, qui lui dit :

— Je viens d'apprendre que vous devez vous marier avec Gennaro Vitelli, le jour de la fête de la madone de l'Arc. Permettez-moi de vous offrir mon bouquet comme présent de fiançailles.

— Je l'accepte quoique je ne vous connaisse pas, répond Louiselle. Puisse-t-il me porter bonheur !

En ce moment Gennaro reconnaît la fille du contrebandier.

— C'est elle ! s'écrie-t-il. Et cédant à une attraction invincible, il s'élançe vers elle, puis il s'arrête d'un air indécis.

— Traître ! lui dit Stella, tu as oublié le serment que tu m'as fait dans la grotte de Pozzuolo. — Je me vengerai, je te poursuivrai partout.

Louiselle s'approche d'eux et demande quel est le sujet de leur conversation.

— Votre fiancé, répond Stella, désire que nous dansions tous les trois la saltarella. Vous y consentez, n'est-ce pas ?

Et aussitôt elle entraîne Gennaro au milieu des quadrilles. Louiselle les suit d'un air étonné et exécute avec eux la saltarella. C'est Stella qui triomphe ; elle excite l'admiration générale. Tous les assistants se demandent d'où vient cette charmante fille, et tous répondent : je ne la connais pas.

Les danses sont interrompues par l'arrivée du supérieur des bénédictins. Les pêcheurs s'agenouillent et élèvent leurs avirons, sur lesquels le saint homme appelle la protection divine.

Quand la cérémonie est terminée, Vitelli dit à son fils :

— Nous soupçons chez Catharina, offre ton bras à ta fiancée.

Gennaro regarde d'un air éperdu Stella et Louiselle, puis prenant la main de cette dernière, il entre avec elle dans la maison de la fermière.

Petrucio, le chef des contrebandiers, paraît en ce moment au milieu des groupes, et demande à sa fille, en lui montrant Gennaro :

— Veux-tu qu'il meure ?

— Non, répond Stella, son mariage ne s'accomplira pas, je vous le jure !... Laissez-moi faire.

DEUXIÈME ACTE.



Premier Tableau.

Catharina est devant son rouet dans une des chambres de sa maison. Louiselle tient une broderie, mais elle ne travaille pas ; sa tête est penchée sur sa poitrine, ses yeux son fixes.

Après l'avoir observée pendant quelques instants, sa mère se lève et lui demande :

— A quoi penses-tu ?

— A Gennaro, répond la jeune fille.

— J'en étais sûre, dit la fermière. Un peu de patience, vous serez bientôt mariés. C'est demain la fête de la madone de l'Arc. Vous y ferez votre pèlerinage comme tous les fiancés, selon l'usage du pays... Ensuite le prêtre vous unira. Mais pourquoi es-tu si triste ?

— Parce que je crois que Gennaro ne m'aime pas.

— Pourquoi le crois-tu ?

— Quand il est près de moi, il est constamment sombre, embarrassé..

— Tu es folle ! dit Catharina en haussant les épaules. Puis entendant frapper à la porte, elle va l'ouvrir. C'est Stella qui entre ; elle porte un costume d'une grande simplicité, et s'avance en baissant les yeux d'un air humble et timide.

— Que voulez-vous ? lui demande la fermière.

— On m'a dit que votre fille, qui doit se marier demain, avait besoin d'une domestique, et, comme je suis sans place, je viens lui offrir mes services.

— Ma fille se servira elle-même, répond la fermière.

— Mais non, ma mère, je veux avoir quelqu'un qui m'aide dans mon ménage.

— Je sais coudre, dit Stella ; je sais broder... Oh ! vous serez contente de moi.

— Je vous prends à mon service, répond Louiselle.

— Mais, c'est une folie, ajoute la fermière ; tu n'es pas assez riche pour avoir une domestique.

— Que cela ne vous occupe pas, ma mère, répond la jeune fille d'un ton

sec. Et s'adressant à Stella : — Vous allez entrer en fonctions à l'instant même. Puis la regardant attentivement, elle s'écrie :

— Mais je vous reconnais... C'est vous qui avez dansé avec moi et Gennaro le jour de la bénédiction des rames.

— Mademoiselle se trompe, réplique la fille du contrebandier. Je n'ai jamais assisté à cette fête.

— La ressemblance est extraordinaire, dit Louiselle.

Un douanier vient apporter une corbeille de mariage de la part de Gennaro. Louiselle l'ouvre aussitôt, et s'extasie sur la beauté du présent que lui fait son fiancé. La fille du contrebandier se mord les ongles en s'efforçant de comprimer sa colère.

— Aidez-moi à déplier cette robe, lui dit Louiselle.

Stella obéit en s'efforçant de sourire.

Après avoir admiré, ainsi que sa fille, tout ce que contient la corbeille, Catharina ordonne à Stella de réparer le désordre qui règne dans la chambre; puis elle sort avec Louiselle pour surveiller les apprêts du repas qu'elle doit donner à l'occasion de la signature du contrat.

Restée seule, Stella laisse exhaler toute sa fureur. Cette corbeille devrait m'appartenir, dit-elle. Et l'ouvrant violemment, elle se dispose à déchirer la robe, le voile et la couronne; mais ils sont si beaux qu'elle ne peut s'empêcher de les admirer et de les essayer, et elle se trouve si jolie, ainsi vêtue, que sa colère s'éteint complètement et qu'elle danse toute joyeuse, comme si son propre mariage devait être célébré le lendemain. Mais pensant tout à coup que cette parure est destinée à sa rivale, elle la jette à terre et la foule à ses pieds; puis elle se reproche d'avoir cédé à ce mouvement de rage, car elle craint qu'il ne nuise à la réussite de ses projets. Elle replace pêle-mêle dans la corbeille les objets qu'elle vient de flétrir, ouvre la fenêtre et se sauve dans la pièce voisine.

A peine est-elle sortie, que Louiselle entre pour admirer encore une fois les belles choses que Gennaro lui a données. On comprend sa surprise et son désespoir quand elle voit que tout est fripé ou déchiré. Elle appelle sa mère, et lui fait part du désastre qui vient de la frapper.

— Ta servante était seule ici, c'est elle qu'il faut accuser... Où est-elle ? dit la fermière.

— La voici, répond Louiselle.

La fille du contrebandier traverse tranquillement la chambre en arrangeant une corbeille de fruits.

— C'est vous, s'écrie Catharina, qui avez gâté cette belle toilette.

— Moi ! madame, répond Stella d'un air innocent. Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Je ne le sais pas; mais ce ne peut être que vous, car vous étiez seule ici.

— J'étais dans la pièce voisine, je choisissais des fruits. C'est affreux d'être accusée ainsi, dit la malicieuse fille en feignant de pleurer.

Puis montrant la fenêtre qu'elle a eu la précaution d'ouvrir, elle ajoute :

— Quelqu'un est entré par là... j'ai entendu des pas, je me le rappelle... c'est certainement cette personne qui a commis la mauvaise action que vous me reprochez.

— Qui ce peut-il être? disent la mère et la fille; je croyais que nous n'avions pas d'ennemis.

— Il est évident que vous en avez un, reprend Stella, et c'est un ennemi bien dangereux.

— Nous serons sur nos gardes, dit Catharina.

Cette scène est interrompue par l'arrivée du notaire, vieux galantin qui prend la taille à toutes les femmes.

— Ton contrat de mariage est dans ce portefeuille que je tiens sous mon bras, dit-il à Louiselle en lui caressant le menton.

— Oh! ce contrat, il faut que je l'anéantisse, s'écrie Stella. C'est pour atteindre ce but que je suis entrée ici.

Gennaro, Vitelli et les invités entrent successivement. Quand ils sont tous réunis, Catharina leur dit :

— Vitelli et moi nous avons voulu que nos enfants échangeassent en votre présence leurs anneaux de fiançailles.

Gennaro regarde d'un air désolé la bague de Stella qui brille encore à son doigt. Après avoir fait un effort, il parvient à l'en arracher et la jette derrière lui. Stella la ramasse aussitôt.

Le jeune homme prend l'anneau que lui offre Louiselle et donne le sien en échange.

— Maintenant, mettons-nous à table, dit la fermière, et buvons à la santé des futurs époux.

Stella offre une assiette à Gennaro. Quand il voit la fille du contrebandier, il fait un mouvement si violent, qu'il ébranle toute la table.

— Qu'avez-vous? lui demande-t-on.

— Rien, répond-t-il, un étourdissement.

Et pour se donner une contenance, il témoigne à sa fiancée une tendresse exagérée. Stella, que la jalousie bouleverse, casse des assiettes, laisse tomber un plat de macaroni sur l'habit du notaire, et finit par renverser la salière. Ce dernier événement rembrunit tous les visages; on le considère comme le présage des plus grands malheurs. Catharina veut chasser la servante, mais le notaire, qui la trouve gentille, implore sa grâce. Il dit que la salière ne peut porter malheur qu'à la personne qui a eu la maladresse de la laisser tomber, qu'il ne faut plus s'occuper de cet incident et que, pour prouver qu'on le brave, il est nécessaire de signer le contrat à l'instant même.

Le notaire ouvre son portefeuille, afin d'y prendre l'acte qu'il a rédigé. Mais il ne le trouve pas, Stella s'en est emparée et l'a déchiré.

— Le double nous suffira pour aujourd'hui, dit le notaire, je vais le collationner. Éclairez-moi, car j'ai la vue très-basse.

Stella approche la bougie tellement près du papier qu'elle l'enflamme.

Cette dernière maladresse, commise à dessein, rend la signature du contrat impossible.

Catharina ordonne à Stella de sortir à l'instant même de la maison. La fille du contrebandier n'implore plus son pardon, elle a atteint le but qu'elle s'était proposé. Elle brave tous les assistants, qui disent : C'est une Jettarura ! et qui la chassent en lui faisant le geste consacré.

— Je vais écrire un nouveau contrat, dit le notaire. Mais je ne l'écrirai pas dans cette chambre, je suis sûr qu'il nous arriverait de nouveaux malheurs.

Il sort aussitôt. Catharina, Vitelli, Louiselle, et tous les invités le suivent. Gennaro reste seul dans la chambre ; il s'assied et appuie sur sa main sa tête brûlante ; les émotions qu'il vient d'éprouver l'ont brisé.

Stella entre par la fenêtre que l'on a laissée ouverte, et sans se laisser voir, elle tourne autour du jeune homme et le magnétise.

Quand il est endormi, elle lui ôte du doigt l'anneau de Louiselle et le remplace par le sien.

Deuxième Tableau.

On célèbre la fête de *Pièdagrotta*. Selon l'usage, les fiancés vont processionnellement implorer la protection de la madone de l'Arc. Gennaro, sombre, abattu, marche en donnant la main droite à Louiselle. Au moment où il va franchir le seuil de la chapelle, Stella lui saisit violemment la main gauche.

— Que signifie cela ? demande-t-on de toutes parts.

— Cela signifie que Gennaro a deux fiancées, répond la fille du contrebandier ; Louiselle et moi nous avons reçu ses serments. Voyez, l'anneau que je lui ai donné brille à son doigt.

— Oh ! cet anneau, j'étais parvenu à l'arracher, dit le jeune homme.

— Oui, mais je l'ai replacé à ton doigt, pendant que tu dormais, réplique Stella.

— Oh ! c'est affreux ! quel scandale ! s'écrie Louiselle en cachant son visage dans le sein de sa mère.

— Que prétendez-vous obtenir de mon fils ? demande Vitelli à la fille du contrebandier.

— Je veux qu'il soit fidèle à sa parole.

— Mais, qui êtes-vous ? Quelle est votre famille ?

— Mon père va vous l'apprendre. Le voici.

— Elle est ma fille, dit Petrucio, qui paraît en ce moment. Tu ne me reconnais donc pas, Vitelli ?... C'est juste, il y a si longtemps que tu ne m'as

vu! J'ai fait fortune en France et je reviens dans mon pays natal. Je me nomme Petrucio.

— Petrucio, mon ami d'enfance! s'écrie le chef des douaniers.

Le marin dit à Gennaro :

— Je suis assez riche maintenant pour renoncer à la contrebande.

— Mais Louiselle? répond le jeune homme.

— Parlez-moi franchement, dit la fille de la fermière. Vous aimez Stella, n'est-ce pas?

— Oui, pardonnez-moi, Louiselle.

— Je te pardonne et je te délie de tes serments. Nous avons été élevés ensemble, j'ai toujours eu pour toi l'affection que l'on doit avoir pour un frère, plutôt que l'amour que l'on doit avoir pour son mari. Nos parents avaient décidé notre union, mais le ciel a voulu qu'il en fût autrement... Sois heureux.

— Merci, ma sœur! s'écrie Gennaro en embrassant Louiselle.

FIN.



